

Cet article est dédié à
mon collègue Halil Inalcik

LA « RÉVOLTE » DES BABA'Î EN 1240, VISAIT-ELLE VRAIMENT LE RENVERSE- MENT DU POUVOIR SELDJOUKIDE ?*

Trois années avant la bataille de Kösedag (1243) qui assura aux Mongols la suprématie en Anatolie, l'État seldjoukide dut faire face à un soulèvement qu'on appelle la révolte des Baba'î. Celle-ci fut matée après de multiples affrontements grâce à la présence de mercenaires francs. De nombreuses sources d'époque ignorent les événements et celles qui en parlent manquent de clarté. Nous possédons toutefois un texte un peu plus détaillé écrit par un nommé Elvân Çelebi, un descendant de l'un des protagonistes de la révolte. La présente étude se propose de procéder à certains recoupements avec les registres de recensement ottomans pour mieux comprendre ce qui s'est passé à l'époque¹. Bien

* Sigles et abréviations *in fine*.

¹ Étant donné que le sujet nous a entraînée hors des limites de la turcologie, nous avons fait appel à plusieurs collègues spécialistes de l'Orient chrétien, en particulier à Julius Aßfalg et au Père Michel van Esbroeck, professeurs à l'Université de Munich. Nous avons eu de longues discussions, mais aussi des échanges de lettres, aussi bien sur des questions de linguistique, en particulier dans le domaine syriaque, que sur des problèmes d'histoire, à savoir la vénération de la Croix et le ralliement de certaines populations monophysites à Byzance. Nous leur devons tous les détails afférents à ces sujets qui sont exposés dans les notes, les interprétations du matériel mis à notre disposition étant dues toutefois à notre plume. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude. Nous remercions également M. Jean-Pierre Mahé, Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, IV^e section, pour ses indications bibliographiques. Vu la complexité du

Irène Beldiceanu-Steinherr est directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, IV^e section, et directeur de recherche au CNRS, Études turques et ottomanes, 54 bd Raspail, 75006 Paris.

que plus de deux siècles séparent ces derniers de la révolte, on peut y glaner des informations fort utiles².

L'œuvre d'Elvân Çelebi a été publiée une première fois en 1984 par deux chercheurs turcs³. Nous possédons à présent une deuxième édition plus soignée et plus complète puisqu'elle contient en annexe le facsimilé du manuscrit⁴. C'est à elle que se réfèrent nos citations. Nous devons à l'un des auteurs également une étude très fouillée sur la question dont une édition élargie vient de paraître⁵. En dépit de tous ces efforts, de nombreux points restent encore obscurs. Nous essayerons d'en aborder quelques-uns en mettant l'accent sur la géographie historique. Si cette tentative permet de résoudre plusieurs problèmes, elle en pose d'autres qui n'ont pas encore trouvé leur solution.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut signaler quelques particularités de l'œuvre. C'est un long poème épique écrit en turc osmanlı très archaïque. Quelques sections sont cependant précédées d'un résumé écrit dans un persan malhabile et contenant des erreurs dont certaines doivent être attribuées à l'ignorance du copiste⁶. Le lecteur est frappé en

sujet, nous ne les avons pas toutes exploitées. Nous voudrions enfin exprimer nos remerciements à M. Nicolas Vatin qui a traduit pour nous quelques passages de Simon de Saint-Quentin, redressant ainsi certaines interprétations qui en avaient été faites.

² Signalons dans ce cadre un article sur 'Aşıkpaşazâde qui était un descendant de Baba İlyâs : H. İNALCIK, « How to read 'Aşık Pasha-Zâde's History », in *Studies in Ottoman History in Honour of Professor V.L. Ménage*, Istanbul, 1994, p. 139-156 ; un essai similaire : Irène BELDICEANU-STEINHERR, « Göynük, ville refuge des communautés babaï », in *Itinéraires d'Orient, Hommages à Claude Cahen, Res Orientales*, VI, 1994, pp. 241-255.

³ Elvan ÇELEBI, *Menâkıbu'l-kudsiyye fî menâsıbi'l-ünsiyye ; Baba İlyas-ı Horasânî ve sülâlesinin menkabevi tarihi (La geste sacrée des grands parmi les humains ; l'histoire légendaire de Baba İlyas du Khorasan et de sa famille)*, éd. I. E. Erünsal, A.Y. Ocak, Istanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi yayınları n° 3223, Istanbul, 1984.

⁴ La deuxième édition porte le même titre, mais elle est publiée par la Société Turque d'Histoire : Türk Tarih Kurumu yayınları, série XVIII, n° 12, Ankara, 1995. Étant donné que cette édition présente une lacune entre les vers 1858 et 1872, le lecteur est obligé de se reporter à la première édition.

⁵ A.Y. OCAK, *Babaîler İsyanı, XIII. Yüzyılda Anadolu'da Baba Resûl (Babaîler) İsyanı ve Anadolu'nun İslâmlaşması Tarihindeki Yeri (La révolte de Baba Resûl (des Babaî) en Anatolie au XIII^e siècle et son rôle dans l'histoire de l'islamisation de l'Anatolie)*, Istanbul, 1980 ; *id.*, *Babaîler İsyanı ; Alevîliğin Tarihsel Altyapısı Yahut Anadolu'da İslâm-Türk Heterodoksinin Teşekkülü (La révolte des Babaî ; les fondements historiques de l'alevisme ou l'émergence de l'hétérodoxie islamo-turque)*, Istanbul, 1996. Il existe aussi une version française sous le titre *La révolte de Baba Resul ou la formation de l'hétérodoxie musulmane en Anatolie au XIII^e siècle*, Société turque d'histoire, série VII, n° 99, Ankara, 1989.

⁶ Des corrections en note auraient été les bienvenues.

outre par le fait que le résumé ne correspond pas parfaitement au texte turc et qu'il contient par exemple des toponymes qu'on cherchera en vain dans la partie versifiée correspondante⁷. En outre les événements ne sont pas relatés dans un ordre chronologique rigoureux. Le vers 321 évoque le début de la révolte sous Ġiyâs ed-Dîn II et, entre les vers 338 et 353, l'auteur raconte la visite au cheikh du sultan 'Ala' ed-Dîn I^{er}, c'est-à-dire du père de Ġiyâs ed-Dîn II.

Pour revenir au soulèvement, nous avons affaire à deux foyers, distants de plusieurs centaines de kilomètres. Le premier se situe dans la région d'Amasya où s'est fixé Baba İlyâs, le chef spirituel de la communauté. Le deuxième se trouve dans la région frontalière entre la Turquie et la Syrie où Baba İshâk, un disciple de Baba İlyâs, canalise le mécontentement des Turcomans. Le second s'avère bien plus dangereux, puisqu'il mobilise une masse de gens qui quittent la région pour se diriger vers le plateau anatolien en semant la terreur sur leur passage. L'événement est évoqué d'une façon lapidaire dans une chronologie en langue persane consacrée à la dynastie seldjoukide : « Depuis la révolte des rebelles dans la région de Kefersud et leur défaite, 135 années se sont écoulées ». La chronologie ayant été rédigée à Sivas dans la dernière décade du mois de *muḥarrem* 773 (4-13 août 1371), cela donne l'année 638 de l'hégire qui commence le 23 juillet 1240⁸. Notons entre parenthèses qu'aucune mention n'est faite des troubles provoqués par Baba İlyâs, qui ont agité la région d'Amasya et dont l'œuvre d'Elvân Çelebi, mais aussi d'autres sources, se font l'écho⁹, de même, le texte passe sous silence le nom du chef de la rébellion en Anatolie du sud, à savoir Baba İshâk.

Le village de Kefersud¹⁰, mentionné dans la chronologie, était le lieu d'origine de Baba İshâq selon Ibn Bîbî qui ajoute qu'il dépendait de la forteresse de Sumaysaṭ, le Samsat d'aujourd'hui¹¹. Cité à plusieurs

⁷ Soulignons que les toponymes contenus dans les résumés n'ont pas été inclus dans l'index.

⁸ O. TURAN, *İstanbul'un fethinden önce yazılmış tarihî takvimler (Les chronologies écrites avant la conquête de Constantinople)*, Ankara, 1954, p. 68. Sur la date de la chronologie du manuscrit de Nuruosmaniye cf. p. 3. Une chronologie conservée au musée de Konya donne 640 (c. 1^{er} juil. 1242), *ibid.*, p. 79.

⁹ Sur les autres sources concernant la révolte se référer à A. OCAK, *Babaîler İsyamı*, 2^e éd., pp. 3-20, 218-233.

¹⁰ Notons que le premier élément du toponyme est d'origine syriaque et signifie village.

¹¹ ERZI, p. 498 (texte persan); DUDA, p. 216 (trad. en allemand).

reprises dans des chroniques, Kefersud n'a pas encore été localisé¹². C'est ici que nous pouvons faire intervenir les sources ottomanes. Le village est mentionné dans le registre de la province de Malatya daté de 967 (c. 3 octobre 1559). Il est enregistré sous le *nâhiye* de Kahta et comptait à l'époque 71 contribuables¹³. Samsat, écrit Samsad dans le registre, formait à l'époque un *nâhiye* indépendant. Il en résulte que Kefersud doit être cherché entre Kahta (aujourd'hui Eski Kahta¹⁴) et Samsat.

Qu'est-ce qui a fait bouger brusquement les Turcomans ? Un complot fomenté depuis longue date entre ceux du nord et ceux du sud, comme l'avancent İbn Bîbî¹⁵ et Bar Hebraeus¹⁶ ? Elvân Çelebi souligne certes les liens entre maître et disciple (résumé, p. 47), mais il montre en même temps que Baba İlyâs était résolument hostile à la venue de Baba İshâk en Anatolie centrale¹⁷. La clef du problème se trouve dans un passage qui est compris entre les vers 537 et 548. Il a été relevé par l'auteur de l'étude sur les Baba'î, mais il mérite un commentaire plus ample. Voici un résumé. Au moment du battage des céréales, le représentant du sultan (*hâkim-i sulţân*) ne montre pas assez d'égards envers İshâk. Celui-ci à son tour ne prend pas en considération l'ordre dont le représentant est porteur. On en donne une lecture publique puisqu'il concerne la perception de l'impôt (*hak k*¹⁸). En raison des menaces proférées, la population s'incline et s'acquitte de son dû à l'exception d'İshâk qui prend les armes. Il ne fait donc aucun doute que le litige était lié à la perception de l'impôt, en d'autres mots, qu'il s'agissait d'un conflit d'ordre économique. Mais pour qu'une partie de la population contestât brusquement l'autorité de l'État, il fallait qu'elle fût confrontée à une situation nouvelle.

Si nous nous reportons à quelques pages en arrière dans la chronique d'İbn Bîbî, nous trouvons le récit de la conquête de la forteresse de Sumeysa  par les Seldjoukides deux années auparavant, c'est-à-dire le dernier jour du mois de *z l  a'* de 635 (14 juillet 1238). La région était

¹² Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord   l'époque des Croisades*, Paris, 1948, p. 123 et n. 34.

¹³ R. YINAN , M. ELIB Y K, *Kanun  devri Malatya tahrir defteri (1560) (Le registre de recensement de Malatya de l'époque de S leyman le Législateur daté de 1560)*, Gazi  niversitesi, n  31, p. 342, Ankara, 1983.

¹⁴ Carte de Turquie, feuille Adiyaman, II/110.

¹⁵ ERZL, pp. 498-504 ; DUDA, pp. 216-220.

¹⁶ BAR HEBRAEUS, I, traduction, p. 405.

¹⁷ Elv n ÇELEBI, résumé, p. 48 ; vers 554, 565 ; p. 50 résumé ; p. 51 résumé ; vers 595.

¹⁸ *Hak k* désigne entre autres aussi l'impôt comme dans l'expression * oyun hak k *.

convoitée parce qu'elle était riche. Elle attirait une foule de pèlerins chrétiens de toutes les confessions en raison de la présence d'une croix¹⁹. Il s'agissait de la croix de l'un des deux larrons crucifiés avec le Christ nous dit une autre source²⁰. Vu sous cet angle, on comprend mieux pourquoi le pouvoir du sultan seldjoukide fut contesté.

Une question doit cependant être réexaminée. À quelle date la révolte a-t-elle effectivement débuté ? Le vers 321 contient un chronogramme *hl z* et le vers suivant donne le mois et le jour du mois, à savoir le 10 *muḥarrem*. Sous les lettres *hl z* dont le total fait 637 (600 + 30 + 7) une main a ajouté *ta'rîḥ* pour bien marquer qu'il s'agit d'une date, car le mot en lui-même ne veut rien dire. Si on convertit cette date en ère chrétienne, on obtient le 12 août 1239 qui était cependant un vendredi et non pas un mercredi. Personne n'a remarqué que *hl z* est précédé d'un trait vertical qui ne peut représenter que la lettre *elif* dont la valeur numérique est 1²¹. Ainsi nous obtenons l'année 638 (600 + 30 + 7 + 1) et le 10 *muḥarrem* est bien un mercredi 1^{er} août 1240. Cette date se recoupe avec le témoignage de Simon de Saint-Quentin²², de Bar Hebraeus²³ et de la chronologie en langue persane susmentionnée. On obtient ainsi un déroulement logique des événements : conquête de la région par les Seldjoukides en été 1238, réclamation du paiement de l'impôt en été 1239 ou (et) en 1240²⁴, soulèvement en 1240 après la récolte. Bar Hebraeus dit pendant les deux *teşrîn*, c'est-à-dire en octobre et novembre.

Penchons-nous maintenant sur quelques toponymes qui désignent dans l'œuvre d'Elvân Çelebi les étapes parcourues par Baba İshâk. Il ressort du vers 548 que Baba İshâk se trouvait en Syrie (Şâm) avant de partir pour l'Anatolie (Rum). Le résumé (p. 48) va dans le même sens. Mis au courant des intentions de Baba İshâk, Baba İlyâs envoie deux messagers à la forteresse de Cabbâr où ce dernier séjourne, pour l'en

¹⁹ Texte *şalb-i şalbût* : ERZI, pp. 475-477 ; DUDA, pp. 206-207. L'arabe *şalbût* dérive du syriaque *şalbûš* qui désigne la crucifixion : G. GRAF, *Verzeichnis arabischer kirchlicher Termini*, 2^e éd., Corpus Scriptorum Orientalium, vol. 147, Louvain, 1954, p. 71. Le seul mot de *şalb* n'aurait pas été assez précis.

²⁰ Simon de ST. QUENTIN, p. 67.

²¹ Il faut se reporter au fac-similé qui n'est malheureusement pas paginé.

²² SIMON DE ST. QUENTIN, pp. 62-65.

²³ BAR HEBRAEUS, I, p. 405.

²⁴ Nous retenons plutôt l'année 1239, puisque les sources mentionnent les préparatifs en vue de la guerre : Elvân Çelebi, vers 547 ; BAR HEBRAEUS, I, p. 405. Si l'on opte pour l'année 1240, Baba İshâk aurait disposé seulement de deux mois pour préparer le soulèvement.

dissuader (résumé p. 48 et vers 557). S'agit-il d'un surnom (La Puissante) ou d'un vrai toponyme ? Se trouve-t-elle près de Kefersud²⁵ ? Si on ne peut pas répondre à ces questions pour le moment, en revanche on peut déterminer à quelques kilomètres près où se trouve la forteresse de Һarařna, première étape d'İřhâķ mentionnée après son arrivée en pays de Rum (vers 583 et résumé p. 48 — Һ v r ř n a —). Elle est située à proximité de l'endroit où la route venant de Malatya et Pınarbařı rejoint celle menant de Kayseri à Sivas²⁶. Le texte fait cependant poindre un doute, car elle est mentionnée aussi en rapport avec Baba İlyâs. Sa disparition sur un cheval gris (*boz at*), en d'autres mots sa mort, après quarante jours de détention dans une forteresse, est racontée à deux reprises, dans un premier temps entre les vers 533 et 536, puis entre les vers 656 et 669. La première fois le texte précise que Baba İlyâs est venu à Һarařna, la deuxième fois le lieu n'est pas spécifié, seul le résumé (p. 58) parle d'Amasya. La logique veut alors qu'on identifie Һarařna avec Amasya, d'autant plus qu'İbn Bîbî dit que Baba İlyâs fut pendu sur la tour de la ville susdite²⁷. Les autres sources gardent le silence sur le lieu du trépas. Pour le moment, seul le *Daniřmendnâme* identifie Һarařana (vocalisé Һarařna chez Elvân elebi) avec la ville d'Amasya, et encore sous la forme Һarsanosiya, dérivée du byzantin, la forme Һarařana étant réservée plutôt à la région, mais comme l'a montré l'éditeur du texte, les notions géographiques de la personne qui a recomposé la geste au XIV^e siècle étaient faibles²⁸. Soulignons qu'à aucun moment

²⁵ Certaines communautés de Turcomans portaient en Anatolie le nom de la région d'où elles étaient parties. On notera le nom des Cebbâr qui habitaient dans les gouvernorats de Sivas, de Bozoķ, d'Alep, de Mossoul et d'Aydın : C. TÜRKAY, *Bařbakanlık Arřivi Belgelerine göre Osmanlı İmparatorluęunda Oymak, Ařiret ve Cemaatlar (Les clans, tribus et communautés dans l'Empire ottoman selon les documents des Archives de la Présidence du Conseil)*, Istanbul, 1979, p. 270. Étant donné que Baba İřhâķ venait de Syrie, il faut chercher peut-être la forteresse Cabbar entre Alep et Samsat. Le même ouvrage mentionne à la p. 265 aussi une communauté Ca'ber qui est à mettre en rapport avec la célèbre forteresse sur l'Euphrate. Pour cette forteresse cf. *Une mission de reconnaissance de l'Euphrate en 1922*, 1^{re} partie, Damas, 1988, 1^{re} feuille, rive gauche du fleuve ; 2^e partie, Damas, 1995, p. 84. Nous remercions Mme Gilis pour l'aide qu'elle nous a apportée dans le domaine de la géographie arabe. Cf. N. SEVGEN, *Anadolu kaleleri (Les forteresses d'Anatolie)*, Ankara, 1959, pp. 86-88 avec une photo.

²⁶ Irène BELDICEANU-STEINHERR, « Charsianon Kastron/Qal'e-i Һarsanôs », dans *Byzantion*, [Bruxelles], LI, 1981, pp. 410-429 + 2 planches. Quand le toponyme, sous sa forme arabe (Һ r ř n a), n'est pas vocalisé, on ne peut pas deviner la prononciation. Elvân elebi vocalise Һarařna (se reporter au fac-similé non paginé).

²⁷ ERZİ, p. 502 ; DUDA, p. 219. Il s'agit ici plutôt de l'exposition de la dépouille pour dissuader les fauteurs de troubles.

²⁸ Irène MÉLIKOFF, *La geste de Melik Daniřmend*, I, Paris, 1960, pp. 208, 225, 260.

la partie versifiée ne mentionne Amasya et il est certain qu'Elvân Çelebi ne tenait pas à étaler les péripéties de la vie de son aïeul, qui pouvaient nuire à son image.

Ouvrons ici une parenthèse à propos de Bozat, le cheval gris, mentionné à maintes reprises dans l'œuvre d'Elvân Çelebi. Il s'agit en premier lieu du cheval envié par le sultan seldjoukide à Baba İlyâs (vers 384-392, 400), mais c'est aussi l'animal mythique qui fend les murailles et emmène le cheikh dans l'au-delà. Le rapport que le texte établit entre Baba İlyâs et Hızır, personnage mythique et compagnon de Moïse, est évident²⁹, mais cela ne nous empêche pas de supposer que les Turcomans de Baba İlyâs aient appartenu à la branche des Bozatlu; bien au contraire, cela ne pouvait être qu'un élément de rapprochement. Le même processus s'observe dans le cas de Muḥliş Paşa, le fils de Baba İlyâs. Il est aussi le « Bozatlu Şeyh ». Il se rend en Égypte à l'âge de sept ans sur une monture de couleur « boz » (vers 809-811). Lorsqu'il retourne en Anatolie, après une absence de sept ans, il est pareil « au soleil de la religion » chevauchant un « boz burağ »³⁰ et semblable à Hızır (vers 826). Le résumé en persan (p. 73) qui introduit l'épisode suivant, atteste que c'est Hızır qui permet à Muḥliş Paşa de se rendre au pays de Rum, c'est-à-dire en Anatolie³¹.

Non seulement l'insistance du texte sur l'image du cheval gris en rapport avec plusieurs membres de la famille nous incite à supposer un lien avec la tribu des Bozatlu, mais aussi un passage recensant les *nâhiye*, c'est-à-dire les circonscriptions administratives de Kayseri. Entre le

L'éditeur montre qu'une confusion régnait dans l'esprit des gens qui ne se rendaient plus compte qu'ils avaient affaire à la version arabe et à la version byzantine d'un même toponyme : *ibid*, p. 156. Il fallait encore faire la différence entre la forteresse qui se trouve au sud du Kızılırmak et le thème byzantin qui occupait aussi toute la boucle au nord du fleuve. Dans le *Danışmendnâme Harsânosıya* est à deux reprises identifié avec Niksar, preuve supplémentaire de l'ignorance du compilateur de la geste : *ibid*, pp. 256, 316.

²⁹ Sur ce rapprochement : A. Y. ОСАК, *İslâm-Türk inançlarında Hızır yahut Hızır-İlyas kültü* (*Le culte de Hızır ou Hızır-İlyas dans les croyances islamo-turques*), collection Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü Yayınları : 54, série IV, n° A. 16, Ankara, 1985, pp. 114-116; *Babailer İsyamı*, *op. cit.*, 2^e éd., pp. 97-98.

³⁰ Burâğ est le nom du cheval sur lequel le Prophète a fait son ascension dans les cieux.

³¹ Signalons à titre de curiosité qu'il y a dans la région de Kayseri, tout près de la bourgade d'Erkilet, une colline qui se nomme Hızır İlyas : Carte de Turquie, feuille Kayseri İg/82. À l'époque seldjoukide il s'y trouvait un édifice : *Selçuklular devri, tarih ve mimarî anıtlar haritaları* (*Cartes concernant les caravansérails, les palais et les pavillons seldjoukides en Anatolie*), publication de Yapı ve Kredi Bankası à l'occasion de la commémoration de la bataille de Mantzikert, carte VII, Istanbul, 1971. Nous ne prétendons pas l'identifier avec le *ziyaret* mentionné par Elvân Çelebi (vers 613).

règne de Bâyezîd II et celui de Süleymân le Législateur, le gouvernorat de Kayseri fut élargi de plusieurs *nâhiye* situées au nord du Kızılırmak, à savoir Malya, Kara Taş, Bozatlı et Kenâr-ı Irmağ (rive du fleuve). Bozatlı était composé seulement de champs labourables (*mezra'a*) dont l'un se trouvait près de la rive du fleuve, ce qui nous donne une localisation approximative³². Il faut se rappeler ici le récit d'İbn Bîbî. Les rebelles s'étaient installés dans la plaine de Malya — donc à proximité de la *nâhiye* de Bozatlı — avec leurs troupeaux et leurs tentes, mais aussi avec leurs familles, car le chroniqueur finit son récit avec la remarque qu'à l'exception des garçons de deux ou trois ans, tous furent massacrés et que les femmes et enfants ainsi que les biens furent partagés entre les gens présents, après le prélèvement du quint³³. Il ne s'agit pas, par conséquent, d'une troupe de combattants partie en guerre, mais d'une tribu que les circonstances ont jetée sur les routes.

Mentionnons à cette occasion qu'il y avait à l'ouest de Tokat, dans la *nâhiye* de Kazâbâd, un village nommé Bozat Alañ (« la plaine du cheval gris ») attesté par plusieurs registres et existant de nos jours³⁴. Cette *nâhiye* comprenait aussi le village d'Ezine Bazarı³⁵, situé un peu plus au nord et distant de sept kilomètres seulement du village d'Ilyas près d'Amasya où s'était établi Baba İlyâs.

Une autre concordance n'est peut-être pas fortuite. Dans le texte d'Elvân Çelebi, Baba İlyâs exhorte Baba İshâk à ne pas venir « par ici » — il veut dire dans le pays de Rum — (vers 579), mais à se rendre dans le pays de Canik (résumé p. 48, vers 555, 565, 579). Or le plus ancien registre de cette région, parvenu à nos jours, daté de 1455, atteste la présence d'un *divânbaşı* de Bozat. Une partie de la tribu était donc effectivement établie dans cette région³⁶. Il faut toutefois avoir à l'esprit que Canik (ou Canit) désignait au XIII^e siècle l'État de Trébizonde³⁷ et qu'on

³² TT 387, p. 213; cf. I. BELDICEANU-STEINHERR, « Charsianon Kastron », p. 414.

³³ ERZI, pp. 502, 503-504. La traduction allemande repose sur un texte abrégé : DUDA, pp. 219-220.

³⁴ TT 15, p. 101; TT 19, p. 81. Toutefois dans le premier recensement du règne de Mehmed II, il faisait partie de la *nâhiye* de Vank : TT 2, p. 142. Carte de Turquie, feuille Amasya Ö/89.

³⁵ TT 19, p. 56. Carte de Turquie, feuille Amasya N/86. Le village comptait vers la fin du XV^e siècle 113 musulmans et 12 mécréants qualifiés de *Aramiye* (Araméens). Coordonnées d'Ilyas : même carte O/83-84.

³⁶ B. YEDIYILDIZ, *Ordu yöresi tarihinin kaynakları*, (Sources de l'histoire de la région d'Ordu), I, Ankara, 1992, p. 39 (p. 58 du TT 13). Voir aussi C. TÜRKAY, *op. cit.*, p. 252.

³⁷ O. Turan, *Selçuklular zamanında Türkiye* (La Turquie à l'époque seldjoukide), Istanbul, 1971, p. 513 et n. 14, 529 et n. 42.

l'évoquait dans des termes péjoratifs³⁸. Vu sous cet angle, la recommandation de Baba İlyâs nous oblige à nuancer la soif du pouvoir que les chroniques lui prêtent. Il tente plutôt d'éloigner les émeutiers des frontières de l'État seldjoukide en les dirigeant vers un pays chrétien qui était cependant infiltré par de nombreuses tribus de Turcomans dont les plus connus sont les Çepni.

Revenons au périple de Baba İshâk. Après Haraşna, il reste trois jours dans une *zâviye* (vers 601), puis va dans la région (*havâlî*) de Çat (vers 603). Il visite un lieu de pèlerinage (*ziyâret* — vers 613) et se rend enfin à Malya (615)³⁹ où il se trouve confronté à une armée formée de Géorgiens et de Kurdes, dont la majorité portait le *zûnnâr*, c'est-à-dire la ceinture caractérisant les chrétiens. Si l'on tient cependant compte du résumé qui précède le récit de la défaite et de la disparition miraculeuse d'İshâk (vers 623 et 630), la bataille décisive s'est déroulée dans un endroit appelé Kendek (p. 54). L'événement est rappelé aussi dans le vers 1993.

Un endroit de ce nom est connu entre Kayseri et Sivas, ce qui convient comme cadre géographique. İbn Bîbî raconte en effet que le sultan avait appelé au secours des troupes de la région d'Erzurum. Après une halte à Sivas pour s'approvisionner en armes, elles parcourent la route Sivas-Kayseri en un jour et une nuit⁴⁰ avant d'arriver dans la plaine de Malya, ce qui est matériellement impossible, les deux villes étant séparées par une distance de 194 km. La rencontre a dû se faire à mi-chemin, au lieu mentionné par Elvân Çelebi. Nous savons que les partisans de Baba İshâk se trouvaient à l'époque dans la région de Kayseri, car Simon de Saint-Quentin rapporte que les Turcs, c'est-à-dire les Seldjoukides, étaient prêts à leur livrer la ville, pourvu que la paix fût établie⁴¹.

L'endroit est maintes fois mentionné dans les sources. Étant donné qu'il s'agit d'un ravin, le nom change suivant la forme qu'adopte

³⁸ Sa'd ed-Dîn Mes'ûd, un médecin de la deuxième moitié du XIII^e siècle, parle du *dâr el-kufr* (pays de l'impiété) lorsqu'il évoque son voyage dans la région : O. TURAN, *Türkiye Selçukluları hakkında resmî vesikalar (Documents officiels concernant les Seldjoukides de Turquie)*, Türk Tarih Kurumu yayınları, série VII, n° 32, Ankara, 1958, p. 162 et n. 41 ; la chronique anonyme dit de son côté que Canik n'est pas un endroit habité par des musulmans : *Anadolu Selçukluları devleti tarihi (Histoire des Seldjoukides d'Asie Mineure)*, éd. F.N. Uzluk, Ankara, 1952, fac-similé p. 55, traduction p. 36.

³⁹ Lire : *Maliyada gen'de* (à Malya, dans la plaine).

⁴⁰ DUDA, p. 219.

⁴¹ Simon de ST. QUENTIN, p. 64.

l'auteur, le sens restant toujours le même. Chez İbn Bîbî, dans le ms. d'Aya Sofya, on trouve le terme turc Gedük (forme actuelle Gedik)⁴², mais les mss. utilisés par Houtsma donnent Kendek⁴³ comme dans le texte d'Elvân Çelebi. Situé entre Kayseri et Sivas, l'endroit avait à l'époque seldjoukide un certain prestige, puisqu'on s'y rendait pour aller à la rencontre des hôtes importants venant de Sivas⁴⁴. Il y avait là un caravansérail, le Gedik Han⁴⁵ et l'endroit continuait à être une étape à l'époque ottomane⁴⁶. Là s'est déroulée aussi la bataille décisive entre l'armée ottomane et Şâhîkulu en 1511⁴⁷. Aujourd'hui le ravin s'appelle Boğaz deresi (ruisseau de la gorge)⁴⁸. Il s'ouvre sur une large plaine dominée par la ville de Şarkışla qui a détrôné Gedük comme étape à partir du XVI^e siècle⁴⁹. Les terres qui s'étendent des deux côtés du Kızılırmak formaient au XVI^e siècle une *nâhiye* qui portait le nom de Gedük. Elle appartenait au gouvernorat de Bozoğ⁵⁰.

On notera la divergence entre le texte turc et le résumé en persan dans l'œuvre d'Elvân Çelebi. Le premier parle d'une bataille dans la plaine de Malya (615), située dans la boucle du Kızılırmak à l'est de Kırşehir — c'est ce qu'affirme aussi İbn Bîbî —, le deuxième la place à Kendek (p. 54, mais aussi vers 1993). Cette divergence est due probablement au

⁴² ERZI, p. 113, DUDA, p. 51.

⁴³ DUDA, p. 51 note a. Notons seulement qu'il y a un point de trop sur la première dent.

⁴⁴ DUDA, pp. 50-51, 78, 340, n. 320.

⁴⁵ *Selçuklular devri...*, op. cit., carte VII, Naşûh MATRAKÇI, *Beyân-ı menâzil-i sefer-i İrâkîyn*, ed. H. G. Yurdaydın, Türk Tarih Kurumu série I, n° 3, Ankara, 1976, pp. 71-72.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁷ I. H. UZUNÇARŞILI, *Osmanlı Tarihi*, II, 2^e éd., Türk Tarih Kurumu, série XIII, n° 16/b1, Ankara, 1964, p. 231 et n° 1; Naşûh MATRAKÇI, op. cit., p. 71. L'armée a rejoint les rebelles à Çubuğova, mais la bataille eut lieu près du Gedik Han. J.-L. BACQUÉ-GRAMMONT, *Les Ottomans, les Safavides et leurs voisins*, Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, Louvain, 1987, pp. 6-27.

⁴⁸ Carte de Turquie, feuille Akdağmadeni Ia/88. Il y a toutes les chances que ce lieu corresponde à l'endroit appelé Bathys Ryax par les Byzantins. À l'époque byzantine, c'était un lieu de rassemblement des troupes où se rejoignaient celles des thèmes des Arméniques et de Charsianon. C'est là aussi que Chrysocheir, le chef des Pauliciens, mourut et que le restant de son armée fut poursuivi jusqu'à une distance de trente milles en direction de Sebasteia, c'est-à-dire Sivas. Toutes ces données concordent parfaitement avec le lieu. Il n'y a pas de raisons de le chercher plus au nord: F. HILD, M. RESTLE, *Tabula Imperii Byzantini*, 2: *Kappadokien*, Vienne, 1981, pp. 157-158.

⁴⁹ Naşûh MATRAKÇI, op. cit., p. 71 et miniature 19 a.

⁵⁰ Y. KOÇ, *XVI. yüzyılda bir osmanlı sancağının iskân ve nüfus yapısı (Peuplement et structure de la population dans un gouvernorat ottoman au XVI^e siècle)*, publ. Kültür Bakanlığı n° 1021, Ankara, 1989, pp. 110-111.

fait qu'il y a eu plusieurs affrontements, six dit le résumé (p. 54)⁵¹, et İbn Bîbî en rapporte également plusieurs. Le partage des femmes et des enfants entre les vainqueurs dans la plaine de Malya représente certainement la phase finale de la répression.

Un toponyme qui pose de sérieux problèmes est Çat. Selon Uruc, c'est là que Baba İlyâs s'est fixé⁵². Il est identifié au village d'İlyas au sud-est d'Amasya⁵³. Il s'agit d'un recoupement de plusieurs sources avec des recherches effectuées sur place, car le texte d'Elvân Çelebi ne contient aucun renseignement précis. Il relève seulement la venue du cheikh dans le pays de Rum (résumé p. 18, vers 228). Çat est mis en relation avec deux personnages désignés comme les ennemis jurés de Baba İlyâs. Le premier se nomme tour à tour *kadı-i Kôr* (résumé p. 31), *Köre kadı*, *ya'nî kadı-yi Çat* (vers 363) et *Köre kadı* (vers 364). Le second s'appelle Rûzbe et il est eunuque et gouverneur de Çat (résumé p. 31: *Rûzbe nâm hâdim ki hâkim-i Çat bûde est*). Il est qualifié d'eunuque calamiteux (vers 360: *Rûzbe nâm hâdim-i sengîn*).

La première difficulté vient du fait qu'un village n'a pas de cadı et encore moins un gouverneur. Le cadı et le gouverneur (militaire) habitent dans le chef-lieu d'une circonscription administrative. La deuxième difficulté vient du fait que ce toponyme est très fréquent en Anatolie dans une région qui va du plateau anatolien jusqu'au sud-est du pays. Il suffit de consulter les répertoires des toponymes de Turquie et des cartes pour s'en rendre compte⁵⁴.

Çat est attesté dans la langue populaire avec le sens de croisement de deux routes ou de deux ruisseaux⁵⁵. L'expression *kadı-i Çat* n'a cependant de sens que si l'on considère Çat comme le nom d'une population qu'il reste à définir et *kadı* comme leur supérieur, Rûzbe, désigné comme *hâkim*, étant placé au-dessus du premier en hiérarchie. Le conflit entre Baba İlyâs d'une part et *Köre kadı* et Rûzbe d'autre part serait alors un conflit de voisinage entre des Turcomans en quête de terres nouvelles et une population établie déjà sur place. Celle-ci intrigue

⁵¹ Lire: *se bâr*.

⁵² F. BABINGER, *Die frühosmanischen Jahrbücher des Urudsch*, Hannover, 1925, pp. 11, 86.

⁵³ Elvân ÇELEBI, index sous Çat. A.Y. OCAK, *Babailer isyanı*, 2^e éd., p. 94. Pour le village İlyas voir Carte de Turquie, feuille Amasya O/83-84.

⁵⁴ *Türkiye'de meskûn yerler kilavuzu (Répertoire des localités de Turquie)*, Ankara, 1946, I, p. 238 (29 mentions).

⁵⁵ *Türkiyede halk ağzından söz derleme dergisi (Dictionnaire des mots puisés dans la langue populaire)*, Istanbul, 1939, I, p. 398.

auprès du sultan seldjoukide pour se débarrasser des nouveaux venus. Le prétexte est futile, une querelle au sujet d'un cheval exceptionnel que Baba İlyâs refuse de céder au sultan. L'histoire du cheval, que le souverain envie à son propriétaire et qu'il lui réclame vainement, semble être un prétexte classique de brouille puisqu'on la trouve aussi dans la chronique karamanide de Şikârî⁵⁶.

La mésentente entre les adeptes de Baba İlyâs et les habitants de Çat est confirmée par le vers 786 qui précise que «Çat était le lieu des diables». Quant à savoir qui étaient ces «diables», cela est un autre problème. On pourrait faire un rapprochement avec le vocable «tzath[os]», et ses variantes de l'époque byzantine, qui désigne une population arménienne ralliée à l'église grecque orthodoxe et qui était de ce fait mal vue par leurs frères monophysites⁵⁷. Cette hypothèse est confortée par le texte de Simon de Saint-Quentin qui rapporte le siège d'une maison fortifiée d'Arméniens (*Cumque domum quandam Armenorum quasi castellatam obsideret...*) par «Paparaissole», c'est-à-dire par Baba Resûl, le surnom de Baba İlyâs⁵⁸. Un argument en faveur d'une population chrétienne est fourni par le double nom d'un petit village dans la région de Tokat : Çat et Fenk, ce dernier étant une variante de Vang, mot qui signifie monastère en arménien⁵⁹. Dans les registres, cette localité figure en effet sous la forme de Vang. Elle était le centre d'une *nâhiye* portant le même nom, dont certains villages payaient la capitation⁶⁰. Dans la région d'Aksaray, nous avons trouvé une terre labourable qui s'appelait Çat kenise, c'est-à-dire église Çat⁶¹. Le vers 647 suggère aussi une

⁵⁶ M. KOMAN, *Şikârî'nin Karaman oğulları tarihi (Histoire des Karamanoğlu de Şikârî)*, Konya, 1946, p. 128.

⁵⁷ P[aulus] P[EETERS], « Sainte Sousanik, martyre en Arméno-Georgie (14 décembre 482-484) », *Analecta Bollandiana*, [Bruxelles-Paris], III, 1935, 2^e partie, pp. 245-307 ; V. Arutjunova FIDANJAN, « Sur le problème des provinces byzantines orientales », *Revue des Études arméniennes*, [Paris], 1980, XIV, p. 158 ; N. Ya. MARR, *The Caucasian cultural world and Armenia*, Yerevan, 1995, p. 288-297.

⁵⁸ Il ne s'agit pas d'une forteresse et il n'y a aucune raison d'avancer que Simon de Saint-Quentin, en écrivant Arméniens, s'est trompé quant aux adversaires de Baba Resûl : A. Y. OCAK, *Babaîler İsyanı*, op. cit., 2^e éd., p. 222 et n. 5, 223.

⁵⁹ *Türkiye mülk idare bölümleri, belediyeler, köyler (Les divisions administratives de la Turquie, les municipalités et les villages)*, publication du ministère des Affaires Intérieures, Ankara, 1978, p. 743 ; cf. Carte de Turquie, feuille Reşadiye, P/91 (sous la forme Fenk).

⁶⁰ TT 2, pp. 133-164. À la p. 136 figure une terre labourable sous le nom de Çat. Ce registre ne note pas la capitation, mais les noms des contribuables permettent de distinguer les musulmans des non-musulmans. TT 15, p. 20, cinq villages payant la capitation.

⁶¹ TT 455, p. 632.

population non musulmane : « Regarde ce que le *kadî-i kör*⁶², cet homme maudit, a fait aux musulmans ». Quoi qu'il en soit, nous entrons ici dans le domaine de l'Orient chrétien qui n'est pas de notre ressort.

Tournons-nous de nouveau vers les registres pour localiser un dernier lot de toponymes mentionnés par Elvân Çelebi. À propos du cheikh 'Affân, l'auteur raconte comment ce dernier s'était réfugié à Ergüme, Baycu ayant fait le malheur de Ma'din et de Bulağ (vers 1906-1907). Un registre succinct du règne de Mehmed II, concernant la province de Rum, signale que Ergüme était également connu sous le nom de Merzifon⁶³, une ville qui est située à quelques kilomètres au nord-est d'Amasya et qu'on peut repérer sur une simple carte routière. À partir de là, il a été aussi possible de localiser Ma'din — vocalisé ainsi — et Bulağ. D'une part les deux villes que 'Affân et ses adeptes avaient fuies, sont forcément loin de Merzifon. D'autre part, elles doivent se trouver sur la route que Baycu, le général mongol, avait empruntée, lorsqu'il envahit l'Anatolie. La première fois c'était en hiver 1242-1243, lors de la campagne qui lui avait assuré la victoire à Köseadağ contre le sultan seldjoukide Gıyâseddîn Keyh usrev II⁶⁴. Dès lors, il était évident qu'il ne pouvait s'agir que de Ma'den — le mot signifie mine — près de Bayburt⁶⁵ et de Bulağ⁶⁶ au sud de Kelkit. Les deux localités appartiennent de nos jours au département de Gümüşhane⁶⁷. Elles sont attestées dans les registres du XVI^e siècle⁶⁸ et à l'époque seldjoukide, on frappait monnaie à Ma'den-i Bayburt⁶⁹. Ces

⁶² Les expressions *kâdı-i kör*, *Köre kâdı*, *ya'nî kâdı-i Çat* n'ont pas trouvé jusqu'à présent une explication. Un dérivé du verbe *görmek* (voir) nous semble exclu. Si ce personnage était le supérieur d'une communauté chrétienne, nous verrions dans ce vocable plutôt un rang ecclésiastique, tel que le chorévêque, c'est-à-dire l'évêque qui officie à la campagne (chôra) et qui occupe de ce fait un rang inférieur à l'évêque. Connue à Byzance, mais inconnue en Occident, l'institution s'est maintenue dans les Églises orientales : J. ABFALG, P. KRÜGER, *Kleines Wörterbuch des Christlichen Orients*, Wiesbaden, 1976, p. 88.

⁶³ *Hâşshâ-i vilâyet-i Ergüme ki Merzifon demekle ma'rûfdur* (Les domaines du district d'Ergüme connu sous l'appellation de Merzifon) : TT 15, p. 14.

⁶⁴ O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye (La Turquie à l'époque seldjoukide)*, Istanbul, 1971, pp. 427-457 ; pour la deuxième campagne voir *ibid.*, pp. 478-485.

⁶⁵ Carte de Turquie, feuille Erzurum 0/123.

⁶⁶ Carte de Turquie, feuille Erzincan P/115.

⁶⁷ *Türkiye mülkî idare bölümleri...*, op. cit., p. 371 et carte p. 365.

⁶⁸ I. MIROĞLU, *XVI. yüzyılda Bayburt sancağı (Le gouvernorat de Bayburt au XVI^e siècle)*, Istanbul, 1975, index p. 199 sous Maden (ne mentionne que la *nâhiye*), p. 72 Bulağ.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 12 et n. 29 ; İ. ARTUK, Cevriye ARTUK, *İstanbul Arkeoloji müzeleri teşhir-deki islâmî sikkeler kataloğu (Catalogue des monnaies islamiques exposées au Musée d'Archéologie à Istanbul)*, Istanbul, 1970, p. 380, n° 1167.

localisations montrent que les adeptes de Baba İlyâs étaient éparpillés sur un vaste territoire. Il n'y a pas de raisons de refuser l'identification du toponyme Arabgir (résumé p. 100, vers 1170) avec le Arapkir d'aujourd'hui qui se trouve au nord de Malatya⁷⁰, puisque les descendants du cheikh Vefâ, dont se réclamaient les Baba'î, habitaient encore ces contrées au XVI^e siècle selon un texte que nous espérons publier.

Une réflexion enfin sur le nom donné aux adeptes de Baba İlyâs. On les appelle les Baba'î, mot composé de *baba*, signifiant père, mais aussi titre honorifique pour le supérieur de certaines confréries, et de la terminaison arabe *î* qui exprime une relation avec le mot auquel il est associé. Lorsque ce mot se termine par un *elif*, c'est-à-dire par la lettre *a*, il est suivi toujours par un *hemze* pour marquer la coupure entre le mot et sa désinence. Nous avons remarqué toutefois que le vocable est écrit dans les sources les plus diverses sans *hemze*, ce qui nous amène à lire plutôt Babay⁷¹.

Quant à l'explication de cette forme, nous ne prétendons pas résoudre le problème; nous voudrions seulement faire ici quelques observations. Au départ nous avons été frappée par le vers 1838 qui finit ainsi: « Il s'est exclamé ô Babay, Babay », la prononciation étant assurée par la rime. Ce passage fait partie d'un récit consacré au cheikh Alay qui était vénéré, dit le texte, aussi bien par « les Turcs que les Hitay ». Le vers 1847 évoque une communauté mixte composée de Turcs et de Mongols vivant en bonne entente et le vers 1844 nomme Boğa et Barumbay qui étaient des adeptes du cheikh en question. Nous savons par ailleurs que deux militaires mongols, Boğa et Baranbay (c'est à eux que le texte fait certainement allusion), s'étaient opposés à Timurtaş, fils de Çoban, qui avait gouverné l'Anatolie au début du XIV^e siècle à deux reprises avec une main de fer. Boğa fut décapité et Baranbay se réfugia auprès de son père à Diyarbakır⁷². Notons d'autre part que le cheikh qui gagna la faveur du sultan Rukn ed-Dîn et provoqua par la même occasion la jalousie de Mevlânâ est orthographié

⁷⁰ Elvân ÇELEBI, p. LX, n. 87 et index p. 177.

⁷¹ Irène BELDICEANU-STEINHERR, « Göynük, ville refuge des communautés baba'î », in *Itinéraires d'Orient, Hommages à Claude Cahen, Res Orientales*, VI, 1994, p. 242, n. 9; *id.*, « Seyyid 'Ali Sultan d'après les registres ottomans. L'installation de l'islam hétérodoxe en Thrace », in *The Via Egnatia under Ottoman Rule (1380-1699)*, Rethymnon, 1996, p. 57.

⁷² O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye*, *op. cit.*, p. 646 et n. 73. Kerîmüddin Mahmud, *Müsâmeret ül-ahbâr*, éd. O. TURAN, Türk Tarih Kurumu yayınları, série III, n° 1, Ankara, 1944, p. 322, (texte Babay, la deuxième syllabe n'est pas vocalisée).

Babay Merendî chez Eflâkî⁷³. On connaît enfin un catholicos nestorien du nom de Bābai qui réunit un synode en 497⁷⁴.

Babai signifie en mongol père ou oncle, mais c'est surtout une appellation de respect teintée d'affection en raison de la désinence *i*⁷⁵. Le mot pouvait donc être véhiculé par une population turco-mongole. *Babai* est d'autre part une interjection exprimant soit le chagrin, soit l'admiration ou l'étonnement dans un bon nombre de langues, mais il s'agit ici plutôt d'un *Lallwort*, d'un mot formé par le redoublement d'une syllabe⁷⁶. Notons enfin que *İshâk* porte dans le texte syriaque l'épithète *saba* qui n'a pas son équivalent dans la version arabe⁷⁷. Il signifie vieillard à l'origine, mais désigne aussi le grand-père ou le prêtre⁷⁸. On rejoint ainsi le sens du mot mongol. Pour le moment rien ne nous permet de nous décider pour une quelconque solution. Il nous semble seulement établi que Baba'î est une forme arabisée et littéraire dérivée de Babay.

Quelles conclusions peut-on tirer de cette juxtaposition d'informations très diverses ? Rappelons que le fil conducteur de l'étude était la recherche des noms de lieux mentionnés par Elvân Çelebi dans les registres ottomans et qu'il s'agissait de reconstruire à partir de là les péripéties que les communautés baba'î ont dû affronter. Il en résulte un certain nombre d'acquis qui doivent être considérés comme définitifs. D'autres données se présentent simplement comme des pistes à suivre, dont certaines se perdront sans doute dans le sable.

La localisation des toponymes Ergüme, Ma'din et Bulak, grâce aux registres ottomans, nous renvoie l'image de la fuite éperdue de ces Turcomans devant l'arrivée de Baycu, le Mongol, qui détruisait sur son passage toutes les agglomérations entre Erzurum et Erzincan. C'est dans la

⁷³ Şams al-dīn Aḥmed AL-AFLĀKĪ AL-'ĀRIFĪ, *Manāḳib al-'Ārifin (La biographie des Lettrés)*, éd. T. YAZICI, I, Türk Tarih Kurumu yayınları, série III, n° 3b, Ankara, 1976, pp. 146-147.

⁷⁴ O. BRAUN, *Das Buch des Synhados oder Synodicon Orientale*, réimpression Amsterdam 1975, p. 83.

⁷⁵ Nous remercions Mme R. Hamayon pour ces informations.

⁷⁶ C. BROCKELMANN, *Lexicon Syriacum*, 2^e éd., Halle an der Saale, 1928, p. 57; *Thesaurus Syriacus*, Oxford, 1879, I, colonne 443; H. FRISK, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1973, p. 206; K.E. GEORGES, *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Hannover, 1969, I, colonne 769 (babae ou papae); M. BEDROSSIAN, *New Dictionary Armenian-English*, réimpression Beyrouth, 1973, p. 82 (babē et babēakan).

⁷⁷ BAR HEBRAEUS, II p. 145, fac-similé, 1^{re} colonne, ligne 31; version arabe sous le titre *Ta'rīḥ muhtaṣar ed-düvvel*, éd. Anton ŞALĦANI, Beyrouth, 1890, pp. 438-439.

⁷⁸ C. BROCKELMANN, *op. cit.*, p. 469.

région de Merzifon que les Turcomans trouvent enfin un refuge. Nous sommes d'une part près de l'endroit où vivait Baba İlyâs, mais aussi près de Mecid Özü où s'est fixé par la suite Elvan Çelebi, son arrière-petit-fils.

Kendek nous ramène à l'étape incontournable entre Sivas et Kayseri et la forteresse *Harşana* se trouve également à un carrefour de routes non loin de cette dernière ville que les autorités seldjoukides étaient prêtes à abandonner aux Turcomans, selon Simon de Saint-Quentin. C'est également son témoignage, confronté aux données des registres, qui nous a mis sur la piste de l'identité des ennemis de Baba İlyâs. Il s'agit de chrétiens, d'Arméniens, qui n'étaient pas monophysites mais chalcédoniens et qui avaient des appuis à la cour du sultan.

La localisation de Kefersud nous a menée à la conquête de Sumeysat (Samsat) par les Seldjoukides et à l'exode de Baba İshâk. Enfin l'appel pressant de Baba İlyâs à Baba İshâk de ne pas venir « par ici », mais de se rendre dans le pays de Canik a suscité plusieurs points d'interrogation. Comment peut-on diriger des musulmans vers un pays chrétien ? Était-ce vraiment un soulèvement visant à détruire l'État seldjoukide ? Il faut souligner que toutes les sources qui décrivent les troubles de l'année 1240 proviennent des milieux proches du gouvernement, si on fait exception d'Elvân Çelebi. Tous ont été massacrés à Malya, prétend İbn Bîbî, or les sources ottomanes prouvent que les communautés baba'î ont survécu jusqu'au xv^e siècle et bien au-delà. Nous n'avons pas affaire à une force armée de Turcomans partie à l'assaut du trône seldjoukide, mais à des milliers de familles avec leurs croyances et leurs coutumes, parties à la recherche d'une nouvelle patrie, déstabilisées par les conflits politiques à la frontière syro-anatolienne et l'arrivée des Mongols par vagues successives, de Baycu à Timurtaş. Les chroniques nous renvoient seulement l'image des heurts sanglants de cette épopée. Il faut se tourner vers les registres ottomans pour repérer, à travers leurs descendants, leur installation sur le sol anatolien.

Addenda:

Le professeur Michel van Esbroeck a eu l'amabilité de nous fournir quelques détails supplémentaires sur l'affaire de Baba Resûl après avoir lu la dernière version de notre article. Nous lui exprimons ici nos remerciements les plus vifs. Voici les données qu'il nous a adressées dans sa lettre du 15 juillet 1997:

«... j'ai trouvé une référence arménienne qu'il me semble indispensable d'intégrer à votre recherche.

Il s'agit d'une chronographie écrite au XIII^e siècle par un évêque Step'anos, qui s'arrête en 1290. Elle a été publiée par V. A. Hakobyan, *Manr Žamanakagrowt'younnər XIII-XVIII dd.* (Petites chroniques des XIII-XVIII^e siècles), t. I, Érévan, 1951, p. 35-44, sous l'année 689 des Arméniens (1240 AD); il note:

“Un faux docteur a surgi de Mahomet chez les Romains⁷⁹ et il s'est appelé lui-même bab Rasoul et après peu [de temps], le mauvais fut enlevé de [son] milieu”.

“Sout Vardapet mi yareaw Mahmeti i Horomk' ew anouaneac' zink'ən bab Rasoul ew yet sakawouc' bardzaw čařn i midžoy”.

À cette notice, V. Hakobyan a adjoint p. 57, n. 52, une référence à un continuateur de la Chronographie de Samuel d'Ani, mort vers 1180. Vérification faite, cette note est encore moins locale: Samuel d'Ani, éd. Aršak Ter-Mik'ėlean, Vargharšapat, 1897, p. 150, en note: “Babay Rasoul fut enlevé” (*Papay Rasoul elaw*). J'ai spontanément transformé le P en B selon l'arménien occidental) ...»

⁷⁹ Puisque l'Asie Mineure était dominée à l'époque par les Seldjoukides de Roum, nous pensons que le terme Romains s'applique aux habitants du pays de Roum.

Sigles et abréviations *

- Carte de Turquie : Carte de Turquie à l'échelle de 1/200 000 publiée par la Direction générale de cartographie, Ankara, 1951.
- Bar Hebraeus : BAR HEBRAEUS, *The chronography of Gregory Abû'l Faraj, the son of Aaron, the Hebrew Physician commonly known as Bar Hebraeus being the first part of his political History of the World*, éd. E. A. Wallis Budge, 2 tomes.
- Duda : H. W. DUDA, *Die Selttschukengeschichte des İbn Bîbî*, Copenhague, 1959.
- Elvân Çelebi : ELVAN ÇELEBI, *Menâkıbu'l-kudsiyye fî menâsibi'l-ünsiyye; Baba İlyas-ı Horasânî ve sülâlesinin menkabevi tarihi (La geste sacrée des grands parmi les humains; l'histoire légendaire de Baba İlyas du Khorasan et de sa famille)*, éd. İ. E. Erünsal, A. Y. Ocak, 2^e éd. Türk Tarih Kurumu yayınları, série XVIII, n° 12, Ankara, 1995.
- Erzi : İBN BİBÎ, *El-evâmir el-'alâ'iyye fî'l-umûri'l-'Alâ'iyye*, éd. A. S. Erzi, t. I, Ankara, 1956.
- Simon de St. Quentin : J. RICHARD, Simon de SAINT-QUENTIN, *Historia Tartarorum*, Paris, 1965.
- TK 564 : Registre de legs pieux et biens de pleine propriété de la province de Karaman du début *ramazân* 881 (c. 18 déc. 1476), rédigé par Muşliḥ ed-Dîn et Kâşım; Ankara, Tapu ve Kadastro Arşivi, n° 564.
- TT 2 : Registre détaillé de la province de Rum daté de la 1^{re} décade de *receb* 859 (17-26 juin 1455), rédigé par Umur beg et Muştafâ (les revenus *mâlikâne* ne sont pas chiffrés); Istanbul Başbakanlık Arşivi, Tapu ve tahrir defterleri n° 2.
- TT 13 : Registre détaillé de trois circonscriptions de la province de Canik faisant partie du 1^{er} recensement de Meḥmed II — 1455 — (les legs pieux étant exclus); Istanbul, Başbakanlık Arşivi, Tapu ve tahrir defterleri n° 13.
- TT 15 : Registre succinct de la province de Rum non daté appartenant au 3^e recensement de Meḥmed II (ca. 1476); Istanbul, Başbakanlık Arşivi, Tapu ve tahrir defterleri n° 15.
- TT 19 : Registre détaillé de la province de Rum daté de la 3^e décade de *şevvâl* 890 (31 oct. -8 nov. 1485) rédigé

* Les références à l'œuvre d'Elvân Çelebi reposent sur la deuxième édition. Les vers et les résumés sont cités pour la plupart dans le corps de l'article, les premiers par leur numéro, les seconds par la page.

- TT 387 : par Tâc ed-Dîn et son secrétaire Muhyî ed-Dîn ; Istanbul, Başbakanlık Arşivi, Tapu ve tahrir defterleri n° 19. Registre succinct de plusieurs provinces anatoliennes (Karaman, Rum, Trébizonde et des régions annexées dans la première moitié du XVI^e s). Non daté, il fut réalisé probablement en 929 (c. 20 nov. 1522) ; Istanbul, Başbakanlık Arşivi, Tapu ve tahrir defterleri n° 387.
- T 455 : Registre détaillé de la province de Karaman, non daté, du règne de Süleymân ; Istanbul, Başbakanlık Arşivi, Tapu ve tahrir defterleri n° 455.

Irène BELDICEANU-STEINHERR, *La révolte des Baba'î en 1240 visait-elle vraiment le renversement du pouvoir seldjoukide ?*

Grâce aux registres de recensement ottomans qui permettent de localiser de nombreux toponymes mis en relation avec la révolte des Baba'î en 1240, il a été possible de reconstituer le déroulement des événements. Le mouvement baba'î, parti de deux foyers, l'un situé près d'Amasya, l'autre à la frontière syrienne, impliquait des tribus de Turcomans qui avaient trouvé refuge en Anatolie et qui ne tardèrent pas à entrer en conflit avec leur nouvel entourage. Au nord, il s'agit d'une querelle de voisinage avec des Arméniens chalcédoniens, au sud d'une contestation des exigences du percepteur après la conquête de la région par Ğiyâş ed-Dîn II. On ne peut donc parler d'une révolte visant à renverser le pouvoir seldjoukide.

Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Did the Baba'î want to overthrow the Seldjukids in 1240 ?*

Thanks to Ottoman tax registers we can locate a number of place names which are linked to the uprising of the Baba'î in 1240. This makes it possible to establish the events which took place in that year. The uprising started at two different places, near Amasya and at the Syrian border. In both cases Turcoman tribes were involved who were seeking for a new home in Anatolia, but who were soon at strife with their neighbours. In the north they were at open feud with Calcedonian Armenians, in the south they contested the taxes levied by the tax collector after the conquest of the territory by Ğiyâş ed-Dîn II. Thus we cannot put forward that the goal of the uprising was to supersede the Seljukid government.